



NATHALIE OBADIA : « LE CENTRE POMPIDOU NE FAIT PAS ASSEZ DE TRAVAIL SUR LA SCÈNE FRANÇAISE CONTEMPORAINE »

Propos recueillis par Alexandre Crochet



Nathalie Obadia. Photo: Luc Castel

**LE MARCHÉ
RESTE AMÉRICAIN
ET OCCIDENTAL,
ANGLO-SAXON
AU SENS LARGE**

vis-à-vis de ce qu'elles montrent, les artistes sont attentifs à ce qu'ils créent, le collectionneur qui ouvre un musée fait attention à ce qu'il va exposer... Il y a une autocensure latente.

Pour vous, un pays qui veut peser sur le marché se doit aussi d'être attractif pour les artistes internationaux...

En Chine, ce n'est pas vraiment le cas, contrairement aux États-Unis où, après 1945, des Anglais, des Allemands, des Français comme Arman s'y sont installés. C'est

Forte de trente ans de métier dans ses espaces de Paris et Bruxelles mais aussi sur les grandes foires internationales, la galeriste Nathalie Obadia, également enseignante à Sciences Po Paris - école dont elle est diplômée -, publie le 14 mars *Géopolitique de l'art contemporain* (éditions Le Cavalier Bleu). Dans cet ouvrage clair et précis, elle livre un regard global sur le marché de l'art actuel, son histoire mais aussi ses nouveaux visages. Elle y décortique la place des principaux pays sur l'échiquier mondial, l'émergence des acteurs d'Asie ou d'Amérique latine, et le jeu savant et sérieux du quatuor composé de l'artiste, du marchand, du collectionneur et du musée. Entretien avec celle qui représente Laure Prouvost, artiste choisie pour le pavillon français de la Biennale de Venise 2019.

Alexandre Crochet : Votre livre porte en sous-titre : « Une remise en cause de l'hégémonie américaine ? ». Pourquoi ?

Nathalie Obadia : Je suis depuis trente ans dans ce métier : la question est de savoir si les États-Unis sont toujours dominants ou si le marché de l'art contemporain est devenu multipolaire. Le marché reste américain et occidental, anglo-saxon au sens large. Les valeurs occidentales n'ont pas été remplacées. La situation de la Chine reste inégale. Les Chinois veulent acheter de l'art occidental. Le jour où l'on a vu un Warhol acquis par des Chinois, et atteindre des prix fous, cela accréditait l'idée que la valeur est toujours américaine. La Chine est une dictature et de ce fait ne peut devenir un fer de lance du marché. Sur place, les galeries sont vigilantes



PLUS RÉCEMMENT, L'HISTOIRE DU BOUQUET DE TULIPES DE JEFF KOONS À PARIS EST UNE AUTRE ILLUSTRATION DU SOFT POWER

encore le cas aujourd'hui à Los Angeles. Même au Brésil, pays au développement important ces dernières années, des artistes y avaient un pied tout en en ayant un autre aux États-Unis pour développer leur marché. Pour les artistes chinois, c'est la même chose : ils vivent si possible en partie en Occident... Les États-Unis restent un rêve, le pays de tous les possibles. Malgré Trump, malgré le puritanisme de l'Amérique du Nord, c'est un pays qui a quand même mis en avant les minorités raciales, ethniques, sexuelles... Si vous en faites partie, vous pouvez devenir quelqu'un, faire carrière. Alors, même si les États-Unis ne sont plus l'acteur unique dans le monde, ils restent prépondérants.

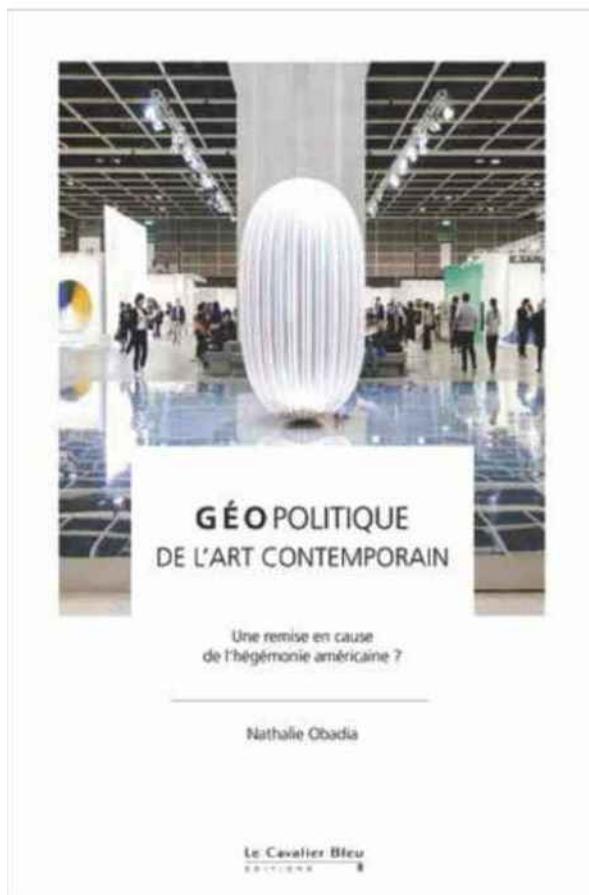
La Chine est en ballottage ?

Non, mais elle est empêchée par son protectionnisme. À la foire Shanghai West Bund, il faut envoyer la liste des œuvres quatre mois à l'avance. Vous vous faites censurer, sans savoir pourquoi. Daniel Templon avait apporté un Schnabel comportant un

tout petit Shiva. Hop, censuré ! Un Clemente avec la moitié d'un sein a subi le même sort. Un Baselitz récent chez Thaddaeus Ropac a connu le même destin. À force, cela dissuade les galeries étrangères de venir ou de montrer des artistes occidentaux. Les Chinois peuvent ainsi dépenser chinois, acheter leurs artistes, chez eux ! Mais la situation peut fluctuer. Il y a deux ans, dans un musée privé de Pékin, le Red Brick Art Museum, j'avais organisé la première rétrospective mondiale d'Andres Serrano. L'œuvre d'accroche était un *Piss Christ* et c'était passé ! Je ne suis pas sûr de pouvoir monter la même exposition aujourd'hui...

L'art contemporain est aussi un *soft power*...

Aujourd'hui toujours autant. Le livre *Robert Rauschenberg and The Global Rise of American Art* d'Hiroko Ikegami reste d'actualité. Il raconte comment les États-Unis ont remporté le Lion d'or en 1964 à Venise. Rauschenberg, dont certains tableaux sont une charge contre l'Amérique, a laissé les autres dire ce qu'ils voulaient toute sa vie, et son œuvre a servi de porte-drapeau à l'Amérique ! Ses compatriotes se sont rendu compte que l'art était un vecteur politique très important. Plus récemment, l'histoire du bouquet de tulipes de Jeff Koons à Paris en est une autre illustration. D'une certaine façon, c'est un agent américain. Je me suis battu contre ce dossier comme citoyenne.



Couverture du livre de Nathalie Obadia, *Géopolitique de l'art contemporain*. Courtesy éditions Le Cavalier Bleu



Quelle est la place de Paris en 2019 ?

Pour moi, depuis un moment, c'est la ville la plus importante en Europe continentale – avec Londres. Nous avons des musées, un maillage de galeries plus proches les unes des autres qu'à Londres par exemple. Paris dispose d'une quinzaine de galeries ambitieuses, actives à la fois en France et à l'international. Il y a trente ans, un artiste américain n'exposait pas forcément à Paris, il avait fait Londres, Berlin... Il arrivait chez nous en fin de course, avec des œuvres de seconde catégorie. Les collectionneurs français n'étaient pas dupes et ne privilégiaient pas nos galeries pour acheter. Maintenant, quand les artistes américains viennent, ils le font avec des œuvres de premier choix. Et quand ils ne le font pas, c'est parce qu'il y a trois ou quatre grandes galeries globales qui ont des antennes partout et qui ne sont pas partageuses. C'est pour cela que François Pinault, Bernard Arnault et les autres collectionneurs achètent en France, et que la FIAC est devenue plus intéressante. C'est un cercle vertueux perceptible.

Paradoxalement, la France a vu sa part de marché mondiale diminuer, mais elle abrite deux des plus gros collectionneurs de la planète...

Avec leurs fondations, François Pinault et Bernard Arnault ont été et sont de formidables locomotives. Je note d'ailleurs que le privé prend le pas sur le public, encore plus avec l'ouverture prochaine de la Collection Pinault puis de la Fondation Cartier rive droite. Là où selon moi le bât

blesse, c'est dans la programmation du Centre Pompidou, qui ne fait pas assez de travail sur la scène française contemporaine, qui ne joue pas le jeu. Dans l'allée contemporaine du 4^e étage, qui conduit à la grande salle Richter, il n'y a qu'un seul artiste français vivant : Claude Rutault. Et le dernier artiste français vivant qui a eu droit au 6^e étage, c'était il y a combien de temps ? Laure Prouvost, qui, à 40 ans, va représenter la France à Venise, n'a pas pour l'heure une seule œuvre dans les collections du Centre Pompidou. Je vois par ailleurs des raisons d'être confiant pour nos artistes à l'étranger : Latifa Echakhch est ainsi montrée à l'entrée de la Fondation Marciano, à Los Angeles.

**LE PRIVÉ PREND LE PAS SUR LE PUBLIC,
ENCORE PLUS AVEC L'OUVERTURE
PROCHAINE DE LA COLLECTION PINAULT PUIS
DE LA FONDATION CARTIER RIVE DROITE**

Au-delà de ces méga collectionneurs, voyez-vous émerger d'autres générations ?

Bien sûr, si les galeries américaines vendent davantage d'œuvres à 1 million d'euros que leurs homologues françaises, j'observe l'émergence d'avocats d'affaires, d'entrepreneurs en province, à Lyon par exemple, qui compte quelques très gros collectionneurs... Et ils n'achètent pas forcément qu'avec leurs oreilles. Le potentiel est là.

Nathalie Obadia, *Géopolitique de l'art contemporain*, éditions Le Cavalier Bleu, 196 pages, 19 euros.

Signatures du livre prévues le 14 mars à la galerie Nathalie Obadia rue du Cloître Saint-Merri à Paris ; le 6 avril sur son stand à Art Paris ; le 27 avril sur son stand à la foire Art Brussels, www.nathalieobadia.com